

Dynamique des espaces littoraux des Rivières du Sud : grands traits de comparaison

■ M.C. CORMIER-SALEM. *Géographe,
ORSTOM-Montpellier*

*mots-clés : SYSTÈME D'USAGE MULTIPLE PÊCHE
RIZICULTURE ACTEURS STRATÉGIE MANGROVE
AFRIQUE OUEST*

*keywords : MULTIPLE USE SYSTEM FISHERY
RICECULTURE ACTORS STRATEGY MANGROVE
WEST-AFRICA*

INTRODUCTION

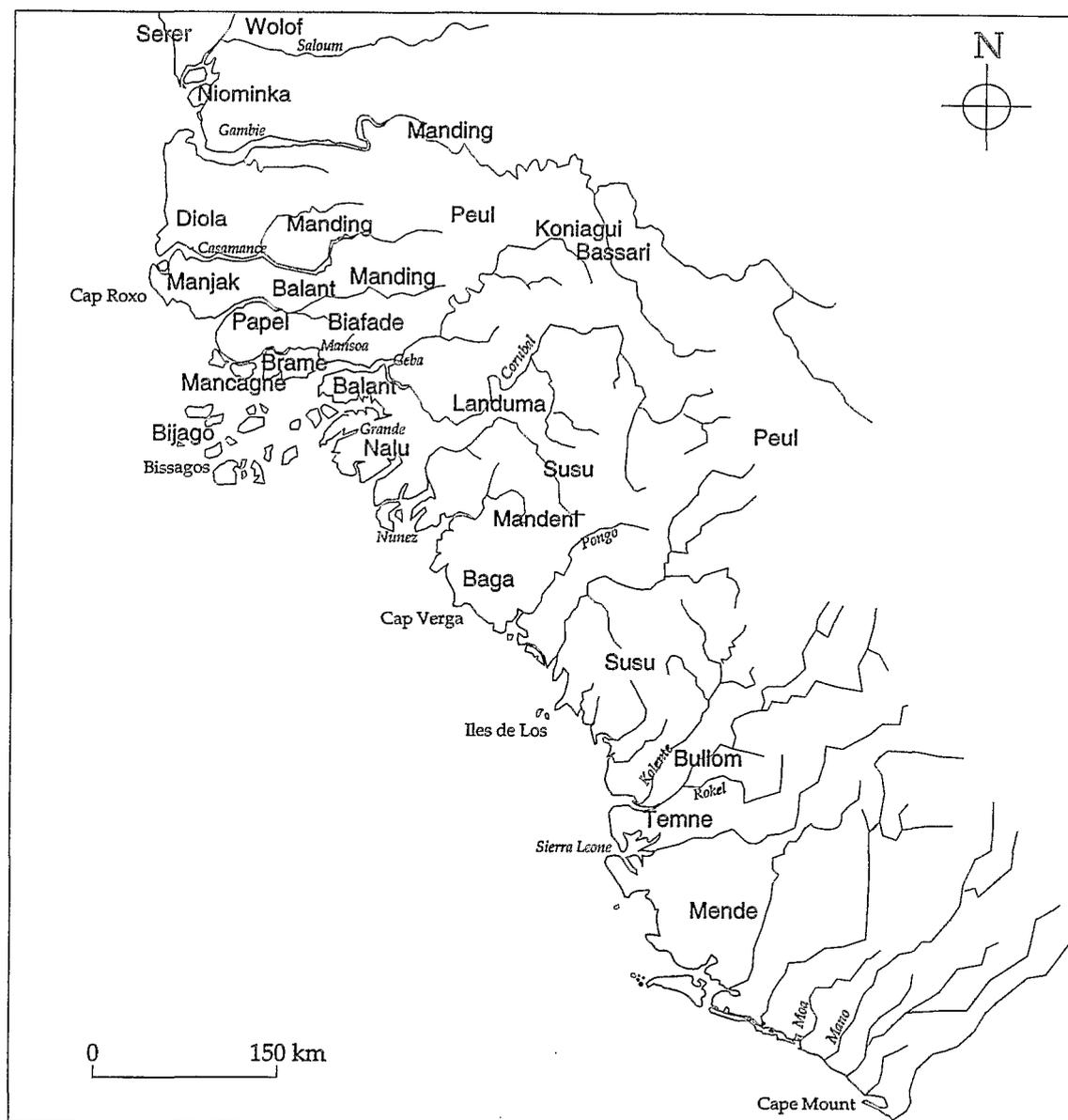
À l'échelle mondiale, la gestion des espaces littoraux des Rivières du Sud présente une forte originalité, liée en particulier à l'importance et l'ancienneté de la riziculture de mangrove. Cette zone littorale est connue pour être un des deux plus anciens foyers de riziculture d'Afrique avec le Delta intérieur du Niger. Les sociétés égalitaires et acéphalés de riziculteurs, des Diola aux Baga en passant par les Nalu, les Manjak etc. (carte 1), ont réussi à accumuler sur place leur croissance démographique grâce à des techniques ingénieuses et intensives de mise en valeur de la mangrove et ont élaboré une véritable civilisation du riz (Pélissier, 1966 et 1989).

La pêche, le sel et le bois, la récolte des palmiers et autres arbres de la brousse, le commerce et le transport constituent autant d'activités complémentaires à la riziculture. Cette complémentarité se traduit dans l'occupation du terroir villageois : les villages sont le plus souvent situés à la limite des zones inondables et du plateau, à l'articulation des rizières de bas-fonds et de mangrove et des cultures pluviales (riz, arachide, mil etc.) (fig. 1). Elle se traduit aussi dans le calendrier des activités : la saison des pluies est consacrée presque exclusivement à la riziculture tandis que la saison sèche voit les activités se diversifier et les populations entreprendre des migrations rurales (pour la cueillette des ressources aquatiques ou des fruits de la brousse) et urbaines. Cette complémentarité se traduit enfin dans l'alimentation de base des communautés littorales, à savoir le riz blanc (le *niankatang* des Diola) agrémenté d'une sauce à l'huile de palme et d'huîtres ou de petits poissons pêchés dans les bolons et les rios (tilapia au nord de la zone, davantage ethmalose fumée ou *bonga* en Guinée et Sierra Leone).

Il faut souligner que la mangrove ne constitue qu'une composante du terroir villageois¹. La diversité des ressources du terroir (mangrove et plateau) est à l'origine de systèmes d'usages multiples, dont il faut souligner l'adaptabilité face aux modifications de l'environnement. De fait, depuis une cinquantaine d'années, de profondes mutations ont touché cette région.

Cette contribution aura pour objet de donner un rapide éclairage sur la dynamique des espaces littoraux des Rivières du Sud dans une perspective comparative. Plus précisément, on soulignera, dans un premier temps, les traits originaux de cette dynamique à l'échelle mondiale ; dans un deuxième temps on montrera que les systèmes d'usages de la mangrove ne sont pas soumis aux mêmes contraintes selon les contextes et les pays concernés et que les communautés littorales ont des pratiques de l'espace littoral diversifiées.

1. Certains villages insulaires (dans les îles Blis et Carone, dans le Bandial en Casamance, dans les îles Tristao en Guinée etc.) font exception. Les communautés de ces véritables « terroirs de mangrove » ne vivent que de l'usage des produits de la mangrove, sinon des migrations.



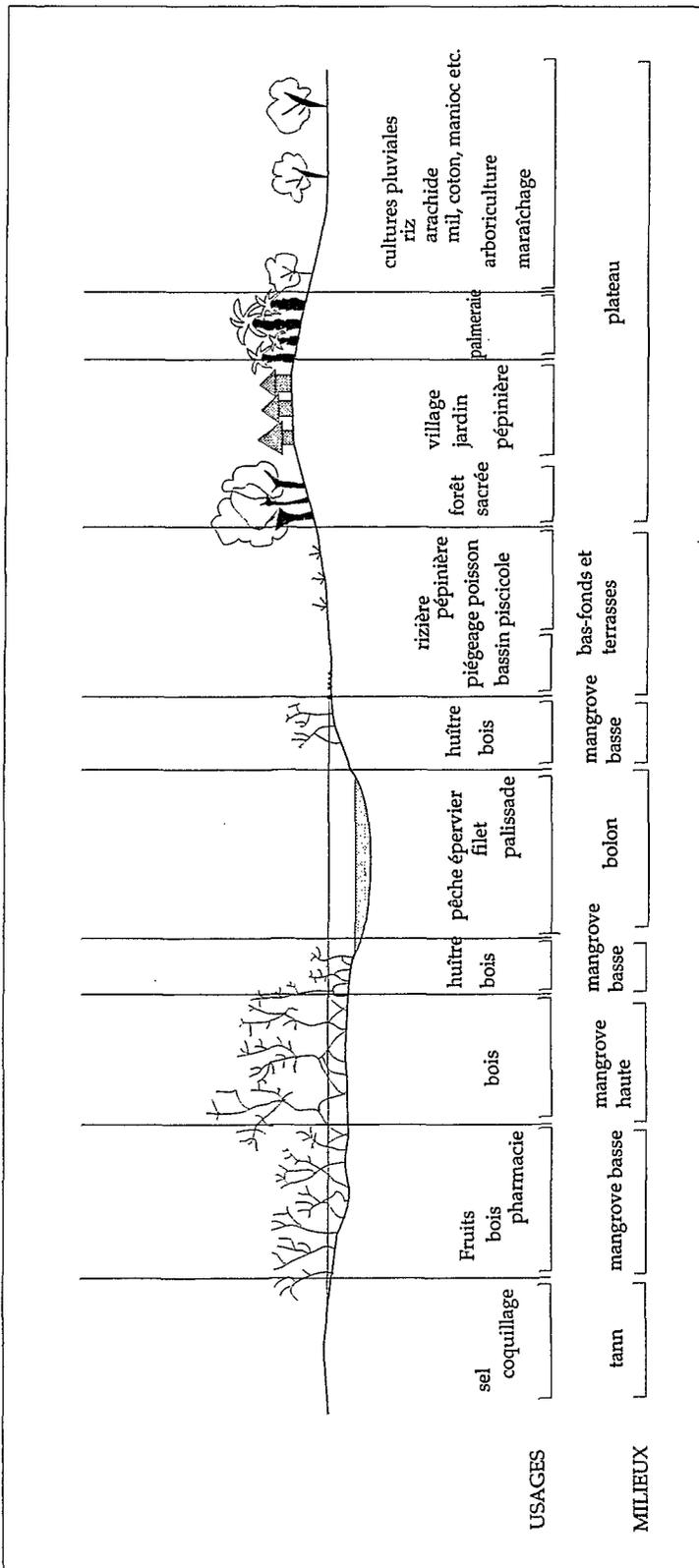
Cormier-Salem © Orstom, 1994.

Carte 1 : Populations des Rivières du Sud.

UNE MÊME DYNAMIQUE DES SYSTÈMES D'USAGES DES MANGROVES DES RIVIÈRES DU SUD

À l'échelle mondiale, les zones de mangrove ne cessent de reculer consécutivement à l'extension des aménagements portuaires, industriels et urbains et au développement des activités agricoles, aquacoles et récréatives (Saenger *et al.*, 1983 ; Baca et Clark, 1988 ; Krishnamurthy, 1986). Certains auteurs dénoncent plus particulièrement les vastes aménagements visant à une utilisation unique et intensive des mangroves, dont les impacts sur le milieu sont difficilement réversibles (Vannucci, 1986). La crevetticulture constitue ainsi un des principaux impacts « anthropiques » (Revelli, 1991).

Hormis ces pressions que l'on peut qualifier d'exogènes ou étrangères au milieu local, les mangroves sont le plus souvent des espaces inhabités, dont les ressources ne sont pas gérées - appropriées, maîtrisées - par



Cormier-Salem © Orstom, 1994.

les communautés locales et qui ne donnent lieu le plus souvent qu'à des activités saisonnières et extensives de cueillette.

En comparaison avec les autres régions du monde, la dynamique des usages de la mangrove des Rivières du Sud apparaît très originale, dans la mesure où les communautés littorales ont su maintenir leur maîtrise - technique, économique et sociale - des ressources de la mangrove et que les pressions exogènes apparaissent somme toute limitées. En fait, il est très difficile, à l'échelle des Rivières du Sud, d'évaluer avec précision l'état de la mangrove, et l'importance des impacts « naturels » et « anthropiques », voire même de saisir les grandes tendances de cette dynamique. Cette difficulté tient en premier lieu au manque de données fiables et homogènes sur l'ensemble de la zone.

DES DONNÉES HÉTÉROGÈNES ET DIFFICILES À INTERPRÉTER

Deux exemples, la dynamique de la mangrove et la dynamique de la riziculture, nous permettront d'illustrer à quel point les sources d'information font défaut.

Des estimations variables de l'extension des mangroves

Ainsi en ce qui concerne l'extension de la mangrove des Rivières du Sud, les estimations varient du simple au triple selon la définition de la mangrove. d'après E.S. Diop (1990), la mangrove des Rivières du Sud au sens strict, c'est-à-dire en tant que formation végétale actuelle, occupe 1 000 000 ha; en revanche, au sens large, c'est-à-dire y compris les surfaces de tannes, d'arrière-mangrove (le plus souvent converties en rizières) et le plateau continental, cette superficie atteint 3 000 000 à 3 500 000 ha.

Fig. 1 : Système d'usages multiples des ressources dans un terroir des Rivières du Sud

E. Charles-Dominique (cf. contribution dans les Actes) montre également toute la difficulté à délimiter et donc estimer les superficies des zones inondables. Par ailleurs, d'un auteur à l'autre et selon les années, ces estimations varient et il est difficile de faire le départ entre ce qui relève de la dynamique propre de la mangrove et de l'hétérogénéité des sources de données (cf. tableau 1).

Autrement dit, les données disponibles actuelles n'autorisent pas à conclure sur le recul généralisé de la mangrove des Rivières du Sud; ou tout du moins cette assertion doit être nuancée selon les espèces végétales concernées, les faciès écologiques, les échelles d'observation etc.

Gambie	Sénégal		Guinée-Bissau	Guinée	Guinée-Bissau
67 000 ha (1980*) (1)	300 000 ha (1990*) (2)		476 000 ha (1970*) (2)	260 000 ha (1980*) (5)	283 800 ha (1970*) (2)
	Saloum	Casamance	347 000 ha (1980*) (5)	260 000 ha (1980*) (6)	171 600 ha (1980*) (5)
	80 000 ha (1990*)(2)	250 000 ha (1980*)(2) 93 150 ha (1973)(3) 90 750 ha (1979)(3) 88 750 ha (1983)(4)	248 400 ha (1990*) (2)	385 000 ha (1990*) (2)	

sources : (1) Saenger *et al*, 1983 ; (2) Diop, ed, 1993 ; (3) Sall, 1980 ; (4) Badiane, 1986 ; (5) CCE, SECA, CML, 1987 ; (6) Ruë, 1989 ; (7) F.A.O., 1979 ; (8) Chong, 1989.

en italique: superficie des zones humides

* = dans les années (à défaut d'une date précise)

Tableau 1 : Estimation des surfaces de mangrove dans les Pays des Rivières du Sud.

Des estimations variables de l'importance des rizières de mangrove

Il en est de même de l'extension et de l'importance relative de la riziculture de mangrove par rapport à la superficie maximale des mangroves (sic.), aux autres types de rizières (plateaux, terrasses, plaines, bas-fonds) et aux autres superficies cultivées. Le tableau 2 illustre toute la difficulté à évaluer précisément l'importance des seules rizières de mangrove, qui rarement correspondent à une catégorie bien définie.

Ainsi, dans la littérature anglophone, la riziculture de mangrove est le plus souvent comprise dans la catégorie des « swamp and flooded rice » (littéralement rizière inondée et de marais), par opposition à « upland and rainfed rice » (rizière pluviale de plateau). Dans les statistiques officielles, il n'est pas fait de distinction entre la riziculture de mangrove ouverte (simplement inondée) et fermée (inondée et endiguée). Pour le Sénégal, la riziculture irriguée de la vallée du fleuve Sénégal et la riziculture endiguée gagnée sur les zones de mangrove de la Basse-Casamance sont confondues dans la même catégorie des rizières de « basse terre » ou « swamp rice ».

Il est vrai que les classifications des rizières sont d'une extrême complexité, tant les critères à prendre en compte sont variés. Parmi les principaux critères, il faut citer :

- la topographie (plateau ou haute terre, terrasse, basse terre, basse plaine, marais, bas-fonds)
- la nature du substrat et le sol (argileux, sableux, potentiellement sulfaté acide, salé etc.)
- le type d'approvisionnement en eau (pluie, ruissellement, nappe, inondation fluviale et/ou fluvio-marine, irrigation)
- le niveau de contrôle de l'eau (inondé, endigué, irrigué etc.)
- les techniques agricoles (semis direct, repiquage etc.)
- les variétés de riz utilisées (plus de 20 variétés sont relevées en moyenne par village dans les différentes régions de la zone).

Riziculture de mangrove	Superficie		Production	
	en ha	en % (sup totale riz)	en tonnes	en % (prod totale riz)
Gambie	10 000 (1)	52 (1)		70 (6)
Casamance	10 000 (1)	20 (1)		54 (1)
	66 900 (2)	74 (2)	78 000 (2)	16 (1)
Guinée-Bissau			65 000 (4)	60 (2)
	90 000 (1)	80 (1)		70 (4)
Guinée	en 1953: 124 770 (3)		70 000 (4)	80 (1)
	en 1976: 170 600 (3)			
	64 000 (1)	12 (1)		18 (1)
Sierra Leone	40 000 (4)		40 000 (4)	50 (4)
	78 000 (5)			
	35 000 (1)	6 (1)		12 (1)
	27 400 (2)	6 (2)	82 000 (2)	15 (2)

sources : (1) Agyen-Sampong, 1994 ; (2) Pearson *et al.*, 1981 ; (3) Penot, 1992 ; (4) CCE, SECA, CML, 1987 ; (5) Diop, ed, 1993 ; (6) University of Michigan, 1985.

Tableau 2 : Importance de la riziculture de mangrove.

Même si l'on s'en tient aux seules zones de mangrove, la diversité des types de rizières est encore très grande² (Linares, 1981b ; Marzouk-Schmitz, 1984 et Marzouk, 1989 ; Penot, 1990c ; Sow, 1991 ; Agyen-Sampong *et al.*, 1988 etc.). Selon les auteurs, plus exactement selon les entrées disciplinaires privilégiées et aussi selon les pays, les typologies ne se recoupent pas, ce qui rend difficile toute comparaison.

Il va sans dire encore une fois que le sens des évolutions est d'autant plus difficile à interpréter que les sources d'informations sont hétérogènes.

Malgré tout, il est utile - ne serait-ce qu'à titre d'hypothèse de travail - d'esquisser les grandes tendances de cette dynamique à l'échelle des Rivières du Sud, en soulignant l'originalité de cette zone par rapport aux usages des mangroves des autres régions du monde.

ADAPTABILITÉ DES SYSTÈMES D'USAGES MULTIPLES DES MANGROVES

Des impacts exogènes limités

En premier lieu, dans les pays des Rivières du Sud, il semble bien que les impacts des interventions « étrangères » soient restés somme toute mineurs ou très localisés. Les impacts urbains ne sont importants qu'autour de Conakry et de Freetown, directement du fait de la croissance de ces villes au détriment de la mangrove, indirectement du fait de l'énorme demande notamment en bois de mangrove. Les projets de crevetticulture, quand ils n'ont pas échoué, sont restés très limités, en Casamance, à la station du Katakolousse bolon (Couteaux, 1986), et en Guinée, au projet de Koba-Lamodia. Les seuls aménagements étrangers vraiment importants relèvent des politiques des barrages anti-sel : la Casamance comptait trois barrages anti-sel en 1987 (Guidel, Nyassia et Kamobeul), auxquels est venu s'ajouter le grand barrage d'Affiniam ; la Guinée-Bissau comptait plus de 60 barrages anti-sel en 1987, devant permettre de réhabiliter 100 000 ha de mangrove (CCE, SECA, CML, 1987). De nombreux travaux de spécialistes ont montré l'inefficacité de tels aménagements voire même les risques écologiques, sinon socio-économiques consécutifs à leur construction (Badiane, 1986 ; Barry et Posner, 1986 ; Le Reste, 1988 ; MDRP, 1989). Pourtant, de nouveaux projets sont encore en cours de réalisation.

2. Il faut d'ailleurs souligner que cette diversité des conditions climatiques et des faciès écologiques (sol, pente, approvisionnement en eau etc.) est remarquablement maîtrisée par les paysans riziculteurs des Rivières du Sud, notamment à travers le choix des techniques agricoles et des variétés de riz les mieux adaptées.

Des systèmes ruraux flexibles

Face aux transformations récentes des conditions de l'environnement, en particulier l'urbanisation et la dégradation climatique, il est remarquable de constater la capacité d'adaptation des systèmes ruraux. Les communautés rurales ont su répondre à ces changements en modifiant certaines composantes de leurs systèmes d'exploitation. La recombinaison des combinaisons « ressources-techniques-acteurs » a été rendue possible précisément du fait des multiples usages de la mangrove. En conséquence, la maîtrise poussée, ingénieuse des ressources de la mangrove par les communautés littorales a été maintenue moyennant un certain nombre d'innovations (techniques, sociales, économiques, institutionnelles). Nous ne développerons pas ici l'analyse des facteurs de transformation et des processus d'innovation qui ont déjà donné lieu à des publications (Cormier-Salem, 1992 ; Cormier-Salem, 1993). Nous présenterons seulement les grandes tendances communes aux pays des Rivières du Sud.

Outre la riziculture de mangrove et face au recul quasi-généralisé de cette activité - qu'il reste à démontrer -, les communautés ont revalorisé d'anciens usages de la mangrove tels la récolte du sel, des huîtres, des coquillages, du bois, devenus de petites productions marchandes. Elles ont également développé de nouvelles activités telles la pêche et les migrations maritimes, l'arboriculture, le maraîchage etc.

Le long des littoraux des Rivières du Sud, le développement de la pêche maritime au sein des communautés locales de riziculteurs, d'éleveurs et de paysans-pêcheurs, est sans conteste un des phénomènes majeurs de ces quinze dernières années. L'introduction de nouveaux engins, la diffusion de grandes pirogues de mer, la motorisation des pirogues, l'apprentissage de techniques de navigation, la mise en place de nouvelles filières commerciales du poisson sont autant de facteurs qui ont contribué au développement de ce secteur. Le dynamisme de la pêche et des activités maritimes est traduit dans l'augmentation des débarquements, la multiplication des grandes pirogues de mer et de pêcheurs, également par l'extension des campements de pêcheurs et l'amplification des mouvements migratoires (Bouju, à paraître ; Cormier-Salem, 1992 ; CCE, SECA, CML, 1987). Par ailleurs, l'acquisition de nouvelles techniques (moteur hors-bord et glacière calée au fond de la pirogue) a donné accès à de nouvelles zones de pêche et a permis d'allonger les sorties de pêche (Cormier-Salem, 1993). C'est ainsi que les pêcheurs de Casamance (diola, manding et même peul) sont chaque année plus nombreux à migrer vers le « sud ». Leur présence est relevée dès le début des années 1980 en Guinée-Bissau et plus récemment en Guinée. Ce dernier pays continue d'accueillir des pêcheurs de Sierra Leone, quand les communautés locales - Susu, Baga, Peul, Landuma etc. - tendent de plus en plus à se spécialiser dans les activités maritimes.

Cette dynamique des systèmes d'exploitation - cette recombinaison entre les composantes - se relève dans tous les pays des Rivières du Sud. Il est certain cependant que selon les pays et les régions concernées, selon les contextes politiques et économiques, selon les acteurs, les stratégies des communautés littorales sont différenciées. Il convient à présent de montrer la diversité des pratiques de l'espace littoral des Rivières du Sud.

DYNAMIQUES CONTRASTÉES DES SYSTÈMES D'USAGES MULTIPLES DE LA MANGROVE

Nous nous efforcerons surtout de montrer ici les modifications des relations intersectorielles et en particulier la place respective de la riziculture et de la pêche dans les systèmes d'exploitation des pays des Rivières du Sud.

ABANDON DE LA RIZICULTURE ET CONVERSION À LA PÊCHE : UNE TENDANCE GÉNÉRALISÉE ?

Si le délaissement des activités rizicoles et la conversion des communautés paysannes aux activités maritimes (pêche, commerce, transport) apparaissent d'évidence comme des tendances majeures à l'échelle des Rivières du Sud, il n'en demeure pas moins que ces changements ne sont uniformes ni dans le temps, ni dans l'espace. Ainsi, pour ne parler que du Sénégal, très tôt, les Niominka du Saloum ont entrepris de grandes migrations maritimes puisque les premières sources écrites (fin XV^e - début XVI^e siècles) font état de leur présence dans les îles Bijagos. La pêche, le commerce, les migrations maritimes, activités essentielles de saison sèche dès la fin du XIX^e siècle, se développent avec la seconde guerre mondiale. La croissance

urbaine, en particulier l'attraction exercée par Banjul et Dakar, contribue à éloigner les paysans de leur terroir. La sécheresse amplifie ces phénomènes. De nos jours, les rizières sont abandonnées ; les villages de mangrove sont, la plus grande partie de l'année, désertés, les migrations (urbaines et maritimes), la pêche et le commerce de contrebande demeurant les principales activités.

En Casamance, en revanche, les processus de conversion ne sont pas aussi « achevés ». Certes la riziculture de mangrove est en recul, ou au mieux se maintient notamment dans certains villages de la rive sud de la Basse-Casamance, qui constituent le noyau « dur » diola (Linares, 1992). En revanche, la riziculture tend à se développer sur les plateaux, de même que les cultures de mil et d'arachide, les plantations d'arbres fruitiers et les jardins maraîchers. Les migrations, en particulier vers Dakar, jouent également un rôle essentiel, tous les jeunes quittant leurs villages durant la saison sèche (Cormier-Salem, 1985). Si l'exode rural est perceptible dès la fin des années 50 (Pélissier, 1966), en revanche les migrations maritimes ne prennent une réelle importance qu'à partir des années 1980 (Cormier-Salem, 1992).

Dans les autres pays des Rivières du Sud, de tels décalages temporels sont manifestes. Non seulement la place respective de la pêche et de la riziculture évolue différemment selon les groupes d'acteurs concernés, mais de plus il faut s'interroger sur la nature des activités en question. Il est nécessaire de revenir encore une fois sur la complexité des systèmes d'exploitation rizicole et halieutique.

MAINTIEN DU RÔLE FONDAMENTAL DE LA RIZICULTURE SOUS DES FORMES VARIÉES

Pour toutes les communautés des Rivières du Sud, le riz - qu'il soit importé ou produit localement - demeure toujours la base de l'alimentation et pour la plupart d'entre elles, la riziculture demeure toujours la principale activité, qu'il s'agisse de la riziculture pluviale (sur plateau) ou de la riziculture inondée (de bas-fonds et de mangrove). Ainsi, en Sierra Leone, la politique agricole nationale incite les paysans à mettre en valeur les zones inondables alors que traditionnellement, les communautés temne et mende donnent la priorité à la riziculture sur plateau (Little, 1967 ; Johnny *et al.*, 1981 ; Leach, 1992 ; Dries, 1991). La mangrove, toujours intacte au sud de la Sierra Leone (Anthony, communication personnelle), est soumise à des défrichements importants au nord, devenant ainsi un nouveau front pionnier pour les riziculteurs.

Des phénomènes similaires de défrichements et de mise en valeur rizicole de la mangrove sont relevés en Guinée : dans certains villages de la plaine de Koba par exemple (Tavan, 1993), l'abandon de la riziculture pluviale suite au raccourcissement des temps de jachère s'accompagne de la mise en exploitation de la mangrove. Cette dynamique est liée à l'arrivée de « spécialistes » de la riziculture de mangrove, le plus souvent des Balant de Guinée-Bissau, qui ont introduit leur savoir-faire chez des populations originaires de l'intérieur et par conséquent non familières de la mangrove (Peul, Landuma, Mandeni *etc.*).

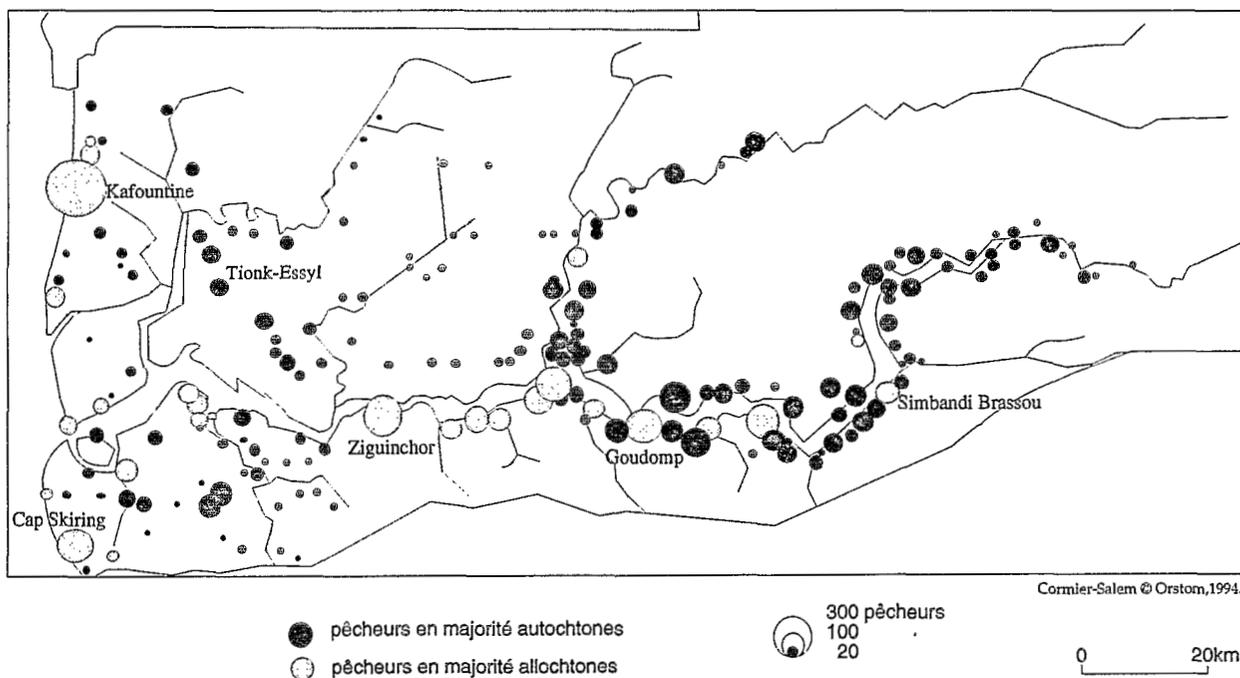
En Guinée-Bissau, dans les régions septentrionales majoritairement occupées par les Diola, les Manjak et les Mancagne, la riziculture de mangrove connaît la même évolution qu'en Casamance (Mendy, contribution dans les Actes). La sécheresse a accéléré les mouvements migratoires, qui ont toujours été très importants vers les autres pays africains et l'Europe. En revanche, dans les régions méridionales, la conquête par les Balant des zones de mangrove est un phénomène récent (début du XX^e siècle). La dynamique actuelle de la riziculture dans la région de Tombali en donne une bonne illustration (Penot, 1991 et contribution dans les Actes).

Cette dynamique contrastée de la riziculture de mangrove est liée à un complexe de facteurs, dont l'analyse dépasse le cadre de cette contribution. Contentons-nous de citer l'instabilité politique, l'urbanisation, la pression foncière, la politique d'ajustement structurel et bien évidemment la sécheresse, qui apparaît davantage comme un accélérateur et un amplificateur des processus de transformation.

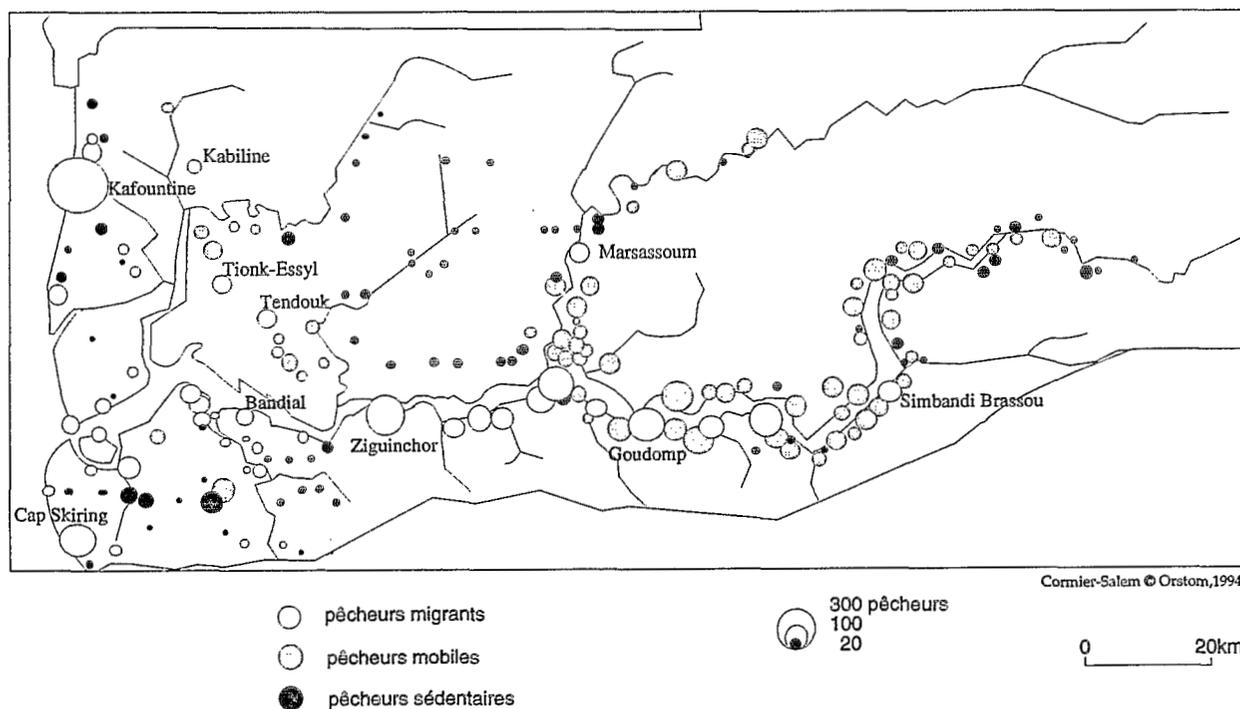
DIVERSIFICATION DES SYSTÈMES DE PÊCHE

En ce qui concerne la dynamique de la pêche, les contrastes sont également manifestes. Plusieurs travaux, réalisés notamment dans le cadre du CRODT (Centre de Recherche Océanographique de Dakar-Tiaroye) et du CNSHB (Centre National des Sciences Halieutiques de Boussoura), ont montré la complexité et la diversité des systèmes de pêche (cf. également la contribution d'E. Charles-Dominique dans les Actes). Les recherches de terrain menées en Casamance (Cormier-Salem, 1992) ont conduit à souligner la diversité des ressources halieutiques - huîtres, crevettes, poissons pélagiques, poissons démersaux, langoustes *etc.* - des

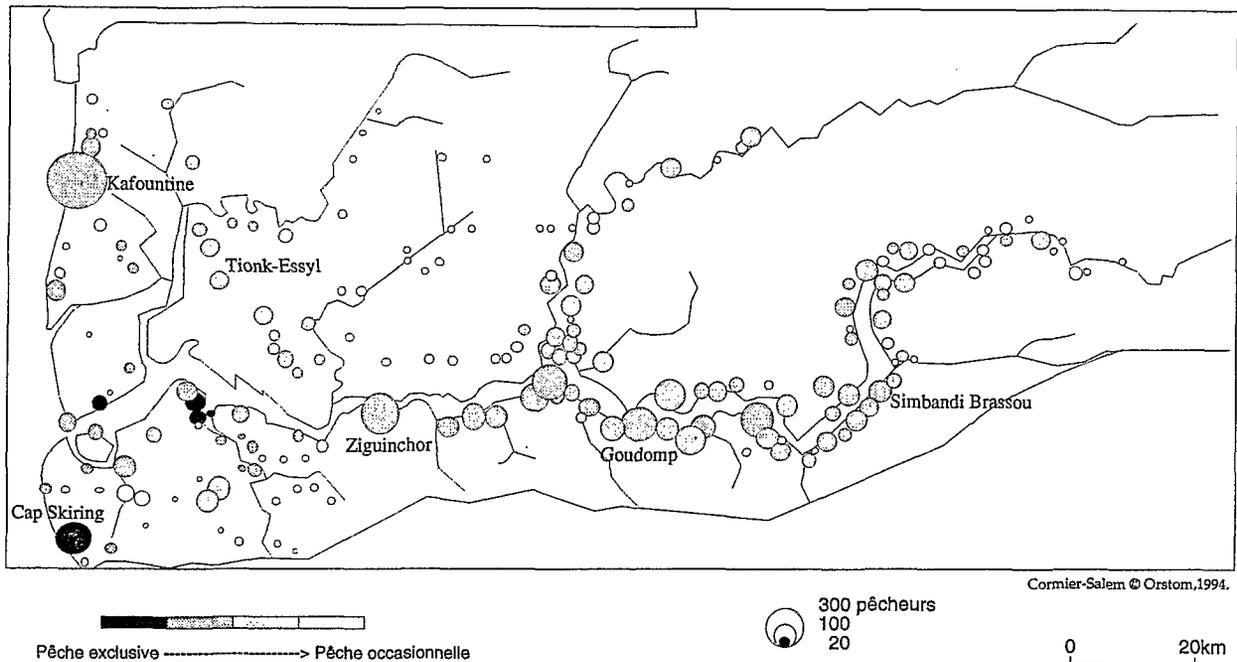
techniques de pêche et de cueillette - filets, nasses, pièges etc. - et des acteurs - communautés autochtones et allochtones (carte 2), sédentaires, mobiles et migrants (carte 3), agriculteurs et pêcheurs occasionnels, paysans-pêcheurs insulaires, pêcheurs migrants maritimes etc. -. Les multiples combinaisons ressources-



Carte 2 : Diversité des communautés de pêcheurs de Casamance selon l'origine.



Carte 3 : Diversité des communautés de pêcheurs de Casamance selon leur mobilité.



Carte 4 : Place de la pêche dans les systèmes d'exploitation de Casamance.

techniques - acteurs conduisent à révéler des pratiques de l'espace diversifiées et sont traduites par la grande diversité de la place de la pêche dans les systèmes de production (carte 4).

Conversion à la pêche, revalorisation ou spécialisation ?

La pêche n'est pas une activité nouvelle pour tous les groupes d'acteurs. De fait, elle appartient au temps long des communautés de paysans-pêcheurs des Rivières du Sud, qu'il s'agisse des Diola, des Papel, des Baga, des Nalu, des Temne etc... L'adoption de nouvelles technologies (tels le moteur hors-bord et les grands filets en nylon), l'intégration à l'économie de marché (pour des produits qui faisaient d'ailleurs déjà l'objet de troc tels les huîtres et le poisson séché échangés contre le riz ou les tissus de coton) conduisent à un nouvel « équilibre » des systèmes d'exploitation. Cette recomposition des relations intersectorielles est la condition de la reproduction des systèmes d'exploitation, de leur flexibilité ou encore, pour reprendre les termes utilisés en écologie (Vayda et McCay, 1975) de leur homéostasie.

En revanche, en ce qui concerne les communautés de « l'intérieur » des pays des Rivières du Sud, essentiellement des agriculteurs, des éleveurs, des commerçants - Manding, Balant, Susu, Peul etc. -, la pêche est une activité nouvelle. On peut véritablement parler à leur propos de conversion aux activités halieutiques, quand pour les précédents communautés il s'agit davantage d'une revalorisation ou d'une spécialisation.

En effet, un dernier aspect essentiel à prendre en compte est l'importance relative de l'exploitation des eaux intérieures (marigot, bolon, estuaire, fleuve ou rio) et de la mer. En définitive, pour toutes les communautés des Rivières du Sud, le développement des activités maritimes - pêche et migration lointaine - a induit de nouvelles stratégies d'exploitation des ressources, de nouvelles gestions de l'espace littoral, de nouveaux rapports de production.

Des jeux d'acteurs complexes

Il est frappant de constater la diversité des stratégies des acteurs selon les communautés et même selon les familles et les individus. Une bonne illustration en est donnée par Tionk-Essyl (Cormier-Salem, 1992). Cette communauté rurale de Basse-Casamance est constituée de quatre quartiers : Niaganar, Daga, Batine et Kamanar, de même origine diola. Les pêcheurs représentent seulement 7 % de la population active

masculine du village. Cependant tous ces pêcheurs sont des migrants maritimes spécialisés, absents du village plus de huit mois de l'année. Tandis que Niaganar et Daga ne comptent aucun pêcheur migrant maritime, Batine et Kamanar en comptent respectivement 54 et 27. Ainsi à Batine, 33 % des hommes effectuent des migrations de pêche en dehors des eaux casamançaises, jusqu'en Guinée. S'ils possèdent des rizières et se disent fondamentalement attachés à leur terroir, il n'en reste pas moins que la pêche maritime est omniprésente dans le paysage - filets suspendus sous les auvents, moteurs, débarcadère qui tend à devenir le centre de gravité du quartier - et rythme toute la vie du quartier. De telles phénomènes de spécialisation relevés dans de nombreuses communautés de Casamance ne répondent à aucune prédétermination historique ou géographique mais tiennent davantage aux jeux des acteurs, à leurs stratégies individuelles et familiales. Parmi les stratégies familiales, il semble bien apparaître une répartition des tâches entre sexes et classes d'âge : les aînés, propriétaires des rizières, continueraient à gérer le terroir villageois, quand les jeunes tendraient à s'investir dans des activités plus lucratives et/ou rémunérées - salariés en ville, commerçants, pêcheurs maritimes - leur permettant de combler le déficit vivrier des dernières années de sécheresse mais aussi d'acquérir leur autonomie financière. Pour l'ensemble des Rivières du Sud, il est enfin à noter l'importance des migrations urbaines et internationales et des activités de cueillette, de transformation des produits et d'artisanat. La plupart de ces activités sont entre les mains des femmes et jouent un rôle majeur dans l'économie domestique.

CONCLUSION

L'analyse de la recomposition des relations pêche-agriculture est un bon révélateur de la dynamique des espaces littoraux des Rivières du Sud. Ces espaces apparaissent polymorphes tant les ressources (de l'océan à l'intérieur des terres), les usages (et leurs techniques) et les acteurs (et leurs stratégies) sont diversifiés et se combinent de multiples façons. Cette diversité est pour nous la condition de l'adaptabilité des systèmes d'exploitation. Autrement dit, la pêche et l'agriculture apparaissent non pas comme des activités concurrentes mais complémentaires pour les communautés des Rivières du Sud. La diversification des systèmes d'exploitation participent aux stratégies paysannes d'adaptation aux modifications de l'environnement.

En fait, cette « diversification » des usages n'est pas un phénomène nouveau, loin s'en faut. Higham (1988) ne montre-t-il pas qu'une des plus anciennes civilisations du monde, celle d'Angkor (10 000 BC), reposait sur l'association étroite de la riziculture de marais et de la pêche ? Dans les pays des Rivières du Sud, les amas coquilliers ne témoignent-ils pas que, dès les premiers siècles de notre ère, les « proto-populations » des Rivières du Sud vivaient de riz et de collecte des huîtres et coquillages (Linares, 1971 ; Elouard *et al.*, 1974 ; Rosso et Petit-Maire, 1978 ; Descamps, 1989) ? L'association d'usages multiples des ressources de la mangrove est ainsi, somme toute, assez banale et ancienne à l'échelle mondiale. En revanche, ce qui est original et nouveau dans les pays des Rivières du Sud, c'est le changement dans la place respective des activités agricoles, halieutiques, pastorales, à la fois dans le calendrier des activités, dans la force de travail utilisée, dans le budget familial etc. Cette recombinaison des relations intersectorielles est accompagnée de phénomènes de spécialisations et de recompositions sociales qui nécessitent de s'interroger sur la stratégie des acteurs à diverses échelles.

Enfin, l'émergence de nouvelles stratégies, l'arrivée de nouveaux acteurs ne sont pas sans poser des problèmes d'accès aux ressources de la mangrove. Face aux conflits et aux enjeux qui se multiplient autour du contrôle de cette ressource, se pose le problème urgent de définition du statut de la mangrove que l'on peut résumer sous les termes suivants : est-ce une réserve de biosphère naturelle à protéger, un espace vierge à conquérir et mettre en valeur ou un terroir amphibie gérée par les communautés littorales ?

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

HIGHAM, C.F.W., 1988 — *The prehistory of Mainland Southeast Asia : from 10 000 BC to the fall of Angkor*, London, Cambridge University Press.

KRISHNAMURTHY, K., 1986 — « The conversion of mangrove lands and waters to other uses » : 47-52, in

UNDP/UNESCO, *Workshop on human induced stresses on mangrove ecosystems*, (Bogor, Indonesia, 2-7 october 1984), New Delhi, july 1986, 133 p.

REVELL, P., 1991 — Mangrove équatorienne. Ces racines qu'on mutile, *Sciences et Nature*, 26 : 74-83.

VAYDA, A. P., MC CAY, B. J., 1975 — New directions in ecology and ecological anthropology, *Annual Review of Anthropology*, 4 : 293-306.

VANNUCCI, M., 1986 — « The conversion of mangrove to other uses. The Cochin backwaters » : 85-90, in UNDP/UNESCO, *Workshop on human induced stresses on mangrove ecosystems*, (Bogor, Indonesia, 2-7 october 1984), New Delhi, july 1986, 133 p.